



Human Races After 1945

In Search of an Elusive Historical Rupture

**La « race » entre génétique, anthropologie physique
et biomédecine (1945-1980) : l'introuvable rupture ?**

Thursday 24 and Friday 25 January 2019

University Paris Diderot

Bâtiment Olympe de Gouges, Place Paul Ricoeur (75013)

Salle Laplanche, 5^e étage, s. 576

An international conference convened by Luc Berlivet & Claude Olivier Doron

With the support of: Sphere (CNRS-UMR 7219); La Personne en Médecine/Centre Canguilhem; CERMES3 (CNRS-INSERM-EHESS-UPD); Département LOPHISS-SPH (Université Paris Diderot), Global Race (INED)

Conference Schedule

Thursday 24th January

8:30-9:00 Gathering

09:00-12:30 Morning Sessions

9:00-9:30 **Luc Berlivet et CO Doron** : "General Introduction"

9:30-12:30 First Session: A Question of Method. Sorting out human populations after WW2

Marianne Sommer (University of Lucerne): "Is Human Evolution Tree-Shaped? A History of Visual Representations"

Jenny Bangham (University of Cambridge): "Sorting, mapping, calibrating: 'World' blood group collections in 1950s Britain"

Pascal Germann (Institute for the History of Medicine/ University of Bern): "Postwar Racial Science. Physical Anthropology and Blood Group Research in Switzerland"

14:00-18:00 Afternoon Session: Human Races in France and Post-colonial Africa from the 1940s to the 1970s

Carole Reynaud-Paligot (Université de Bourgogne-Franche Comté): "L'anthropologie de l'après-guerre : continuité institutionnelle et scientifique 1940-1960"

Agnès Lainé, (Institut des mondes africains/CNRS 8171, IRD 243) : "La race et l'ethnie dans l'anthropologie de Jean Hiernaux. Le cas de l'Afrique des Grands-lacs"

Claude-Olivier Doron (Université Paris Diderot/SPHERE-INHSS): "A many shades of "race". The variations of the concept of 'race' in post-war French sero-anthropology (1945-1970)"

Fabrice Cahen (INED / French Institute for Demographic Studies, Paris): "A quasi-race? The Bigouden population under study (1945-1970)"

Friday 25th January

09:30-12:30 Morning Session: Admixture, Assimilation and the Gradual Vanishing of Human Races?

Luc Berlivet (CERMES3, CNRS & EHESS): "A fascination with racial hybridization. The study of population admixture in Italy (and around) from the Fascist era to the 1970s"

Francesco Cassata (University of Genoa): "In the Shadow of Franz Boas: the Italian Committee for the Study of Population Problems and the Physical Assimilation of Immigrants, 1930s-1960s"

Snait Gissis (Cohn Institute, University of Tel Aviv): "When there is no 'race'"

14:00-18:00 – Afternoon Session: Racial and national identities in changing scientific and political contexts

Elise K. Burton (University of Cambridge/Newnham College): "Territory, Race and Ethnicity in Iranian Genetics"

Fenneke Sysling (University of Utrecht): "Physical anthropology and sero-anthropology in Southeast Asia: the racial Wallace line"

Vivette Garcia Deister (Universidad Nacional Autónoma de México): "From Blood to Bytes: The multiple racializations of the Mexican Mestizo"

Ernesto Schwartz-Marin (Exeter University): "The 'Cosmic Race' goes genetic: racial legacies and imagined communities in Latin American population genomics"

Argumentaire

La « race » entre génétique, anthropologie physique et biomédecine (1945-1980) : l'introuvable rupture ?

Depuis un peu plus d'une décennie, les sciences humaines et sociales, en particulier dans le monde anglo-saxon, se sont intéressées aux phénomènes de retour de la notion de « race » dans le domaine de la génétique et de la biomédecine. Ce retour a été largement porté, tant par les promesses de la médecine génomique personnalisée que par le marché des généalogies génétiques et le développement d'usages médico-légaux des savoirs sur les ascendances biogéographiques. Il a également été encouragé par les politiques de santé nord-américaines visant à inclure les diverses minorités dans les études épidémiologiques, afin de développer des traitements adaptés. Il s'est trouvé grandement facilité par la baisse continue du coût des technologies de séquençage et la constitution de bases de données sur les polymorphismes génétiques à l'échelle mondiale. Enfin, il a bénéficié de l'appui de tout un ensemble de groupes cherchant dans la génomique un moyen de fonder leur bio-identité ou de promouvoir leurs combats contre des discriminations.

Mais s'agit-il à proprement parler d'un retour ? Parler de « retour » suppose une disparition, ou à tout le moins une éclipse durable. Or peut-on véritablement soutenir que la notion de « race » avait disparu de la génétique et de la biomédecine ? C'est ce qu'affirme un lieu commun historiographique largement diffusé : après 1945, suite aux atrocités commises par le régime nazi au nom de la « race », dans un après-guerre engagé dans un effort de lutte contre le racisme, porté notamment par l'UNESCO, la notion de « race » (appliquée à l'être humain) aurait été invalidée par des recherches scientifiques. En anthropologie biologique et dans les sciences biomédicales en particulier, le développement de la génétique des populations humaines aurait abouti à une remise en cause radicale de cette notion, au profit de celle de « population », tout en substituant au raisonnement « typologique » sur lequel se fondait l'analyse des races humaines en anthropologie physique un raisonnement « populationnel », statistique et probabiliste. A une vision de l'humanité séparée en « races » bien délimitées, entités discrètes, statiques et homogènes, caractérisées par des types physiques distincts, se serait ainsi substituée une vision de l'humanité répartie en « populations » aux frontières labiles, dont les variations formeraient un continuum et se répartiraient de manière « clinale » ; populations qui seraient marquées par une profonde diversité interne et animées de dynamiques les rendant extrêmement instables.

Corrélativement, la quête de « races pures », d'identités stables et homogènes fondées sur un patrimoine héréditaire et les interrogations sur les effets positifs ou négatifs des mélanges raciaux, voire les tentatives de hiérarchiser les races en fonction de divers critères, auraient miraculeusement disparu des recherches scientifiques. Disparition, donc, de la « race » après 1945 : rupture de paradigme, rupture épistémologique, coupure rassurante et totale opérant un partage soudain entre la bonne science des populations et la mauvaise science des races.

C'est cette « rupture » que les phénomènes de « retour » de la race amènent à reconsidérer à nouveaux frais. L'objet de cette rencontre est précisément de revenir sur les usages effectifs de la notion de « race », appliquée à l'espèce humaine, dans la recherche scientifique et médicale des années 1940 aux années 1980, et d'étudier leurs transformations plutôt que de supposer a priori une « rupture » qui reste à documenter et qui, dans les faits, semble devoir être largement nuancée.

Du phénotype à l'ADN. A la recherche du « bon » marqueur racial....

Car, comme le notait justement J. Reardon (2005), ce mythe de la rupture « ampute l'histoire et place hors de toute analyse critique l'un des principaux lieux de construction et de reconstruction de la race après la Seconde Guerre mondiale : les sciences de la vie ». Toute une historiographie a en effet entrepris, depuis une décennie, de reprendre le dossier sur un mode critique, en montrant tout ce que cette lecture discontinuiste, épousant d'un peu trop près le récit et les catégories des acteurs de la génétique des populations (en particulier l'opposition « typologique » vs « populationnel »), avait d'insatisfaisant. Ainsi, loin d'avoir éliminé le concept de « race » après 1945, la génétique des populations humaines et des disciplines connexes, comme l'étude anthropologique des groupes sanguins et des polymorphismes enzymatiques, ont été le lieu d'intenses discussions et de réélaborations de la « race » qui visaient au contraire à lui donner une valeur scientifique plus solide. En 1951, à l'occasion d'un colloque réunissant généticiens et anthropologues autour de l'étude des groupes sanguins, l'un des principaux fondateurs de la génétique des populations, Ronald Fisher, pouvait ainsi se féliciter du fait que « l'on sa[vait] maintenant que les différences entre les races [étaient] génétiquement déterminées [...] et pou[vaient] en conséquence être étudiées à profit par les généticiens. La race constitu[ait] assurément un fait important et le mot n'a[vait] plus désormais un sens aussi nébuleux que les scientifiques puissent hésiter à l'employer ». De fait, dès les années 1930, les séroanthropologues et les généticiens des populations humaines avaient entrepris de refonder le concept de « race » en l'adossant à un

substrat directement héréditaire : groupes sanguins, polymorphismes enzymatiques, puis, bien plus tard, l'ADN proprement dit). Présenté comme stable, car non soumis à la pression sélective ou aux mécanismes d'adaptation aux milieux, l'étude de ces macromolécules était réputée permettre une identification autrement plus fiable des marqueurs raciaux et, partant de démêler les mélanges raciaux (à travers tout un ensemble de techniques d'analyse des mélanges) et de sonder ainsi la composition profonde des populations. Ce programme de recherches, développé dès l'entre-deux guerres dans de nombreux pays et porté par des institutions prestigieuses comme l'Institut Pasteur en France, le *Galton Serum Laboratory Unit* en Angleterre, le *Comitato italiano per lo studio dei problemi della popolazione* en Italie, etc., ne s'acheva pas en 1945. Au contraire, il trouva dans le développement des centres de transfusions sanguines hérités de la Seconde guerre mondiale une occasion de s'étendre. La mise en place de réseaux internationaux échangeant et compilant les données sur les groupes sanguins sur l'ensemble du globe, la démultiplication des études sur une multiplicité de terrains, que ce soit au niveau de telle ou telle région des pays « développés » ou lors d'expéditions menées sur des populations isolées, vivant dans des milieux particuliers, ou soumises à un métissage important, ont ainsi donné lieu à une importante littérature tout au long des années 1950-1980, et a des débats considérables sur la pertinence de la notion de « race » pour analyser la diversité biologique humaine. Débats qui naissent, bien sûr, du désaccord profond d'un ensemble de généticiens des populations et d'anthropologues physiques concernant la première déclaration de l'UNESCO sur les races humaines en 1950 et conduisant à la seconde déclaration de 1951 ; débats qui se poursuivent ensuite dans les années 1960 avec, en particulier, la confrontation entre Theodosius Dobzhansky et Frank Livingstone sur la pertinence de la notion de « race » pour décrire la distribution des variations biologiques dans l'espèce humaine. Débats dont on retrouvera de multiples traces jusque dans les années 1970-1980 et qui ont cette particularité de mettre en tension le concept de « race » en le confrontant à un ensemble d'alternatives conceptuelles : clines, populations, dèmes, groupes d'ascendance, etc. Autant de notions dont il est essentiel d'analyser les recoupements, les superpositions et les oppositions.

Types et variations statistiques : les avatars de la race (1950-1980)

Un aspect crucial de ces débats sur la « race » tient à ce qu'ils ne se laissent pas facilement réduire aux oppositions commodes entre raisonnement typologique, d'une part, et raisonnement populationnel, de l'autre. Ainsi, s'il ne fait aucun doute que la notion de

« race » développée par la séro-anthropologie et la génétique des populations humaines se définit souvent explicitement en concurrence avec celle défendue par l'anthropologie physique (fondée sur l'analyse des types morphologiques), les rapports entre ces différentes acceptions du même terme ne se résument pas à une simple opposition : il s'agit plutôt d'un jeu de traductions fait de tensions, contestations, et recouvrements. Ce d'autant que les réflexions sur la notion de « race » dans ces différentes disciplines évoluent grandement entre les années 1950 et les années 1980. Il est clair que la vision encore largement statique qui prédomine jusque dans les années 1950-1960 (où les marqueurs sanguins permettraient d'identifier des facteurs stables, peu soumis aux mécanismes évolutifs et adaptatifs et ne variant qu'en raison des mélanges raciaux, et où l'on recherche encore des groupes initialement homogènes sur tel ou tel facteur sanguin qu'on croit retrouver dans les populations isolées), cède progressivement sa place à une analyse plus dynamique, où les dits facteurs évoluent au gré des forces évolutives et de la dérive génétique (les caractéristiques des isolats apparaissant désormais plutôt comme le résultat de ces forces que comme le reliquat d'une ancienne pureté). Dans le même temps, on tend à insister de plus en plus, les études se multipliant, sur la diversité interne à chaque groupe. Ce sont là des transformations qui méritent d'être étudiées, non pas comme une grande rupture, aussi brutale dans la forme que miraculeuse dans ses conséquences, mais comme le résultat d'une série de déplacements, de découvertes et de déceptions qui s'opèrent entre les années 1950 et les années 1980... sans pour autant remettre en cause certaines continuités à d'autres niveaux, qui expliquent la permanence de la « question de la race » en génétique et en biomédecine jusqu'à aujourd'hui.

De telles recherches historiographiques ne peuvent évidemment être menées indépendamment de l'analyse des configurations sociopolitiques dans lesquels ces savoirs sur la diversité biologique humaine ont été élaborés, reçus et mobilisés tout au long de la période. Ils doivent donc toujours être situés, en prenant en compte à la fois le rôle essentiel de diverses institutions ou programmes internationaux (UNESCO, OMS, IBP, etc.) dans le développement des réseaux scientifiques sur ce thème et les particularités des contextes locaux dans lesquels ces savoirs ont été élaborés, tout au long de la période considérée. Car si l'historiographie récente s'est beaucoup intéressée aux Etats-Unis et à certains pays latino-américains (Brésil, Colombie, Mexique), en tant que laboratoires des études sur les mélanges de « races » et les isolats humains, et si le rôle de certaines institutions internationales dans le développement de ces programmes d'étude a déjà été exploré, la contribution propre de certains pays européens (à travers l'étude de leurs propres populations et leurs expéditions

scientifiques à l'étranger, parfois sur le territoire de leurs anciens empires coloniaux) mérite en revanche d'être précisée. Ainsi, si le cas de l'Angleterre est désormais bien documenté, les recherches menées dans des pays comme la France, l'Italie ou la Suisse, par exemple, gagneraient à être explorées plus avant.

Tel est le double objectif de ce colloque. D'une part, inviter certains des principaux représentants de cette nouvelle historiographie des savoirs biologiques et médicaux sur la « race » et les variations biologiques humaines après 1945 à faire le point sur l'état de leurs recherches et mieux les diffuser en France, où perdure encore largement, y compris chez une partie des chercheurs travaillant sur ces questions, la croyance en la disparition de la notion de « race » de ces champs après 1945. D'autre part, initier des recherches comparables, en particulier dans les pays francophones (France, Belgique, Suisse, Canada) et d'autres pays européens : pour le cas francophone en particulier, il existe de fait de nombreux chantiers qui mériteraient d'être explorés. Citons quelques-uns d'entre eux : étudier la place de la génétique des populations humaines et du concept de « race » qu'elle mobilise, en particulier, dans tout un ensemble de travaux liés par l'INED à partir de 1945 (de Jean Sutter à Albert Jacquard notamment) ; examiner le développement de la séro-anthropologie française et francophone, en retraçant notamment l'évolution des usages qui y sont fait de la notion de « race », tant du côté de l'hémostypologie et de l'hématologie géographique portées par Jacques Ruffié ou Jean Bernard, que du côté des divers centres de transfusions sanguines régionaux, où s'illustrent les Ruben Khérumian, Jean Moullec et bien d'autres, au cours des années 1950-1970 ; étudier les rapports entre l'anthropologie physique/biologique et les savoirs génétiques et séro-anthropologiques sur la « race », à travers des figures centrales de l'anthropologie au cours de la période, comme Henri Vallois, Georges Ollivier, mais aussi Jean Hiernaux, Eugène Pittard, Marc Sauter ou Jean Benoist (pour citer quelques auteurs d'espaces francophones différents) ; examiner les prises de position des uns et des autres, en lien avec la question raciale et les mouvements antiracistes de la période, dans différents « forums publics » non-strictement scientifiques (ouvrages de vulgarisation, presse, débats divers...)